

13 octobre 2023

Guerre Hamas-Israël : ne pas trop attendre de la fin du monde

par Lola Lafon, écrivaine

C'était le 4 octobre 2023, des femmes israéliennes et palestiniennes marchaient ensemble pour la paix à Jérusalem. Depuis le 7 octobre, on assiste à des tergiversations nauséabondes qui ne cessent de renvoyer dos à dos des cadavres dans une obscène arithmétique de la mort.



Des militants de diverses ONG locales et étrangères sont rassemblées autour du Monument de la tolérance dans un parc de Jérusalem, le 4 octobre 2023. (Menahem Kahana/AFP)

Essayer de parler d'autre chose mais ne pas pouvoir penser à autre chose. Être prise d'un besoin enfantin et absurde : celui de sortir de l'histoire. Un instant, se raconter des histoires et les croire.

«*N'attendez pas trop de la fin du monde*», écrit le poète polonais Stanislaw Jerzy Lec ; cet aphorisme résume parfaitement l'état d'esprit chaotique qui est le nôtre.

N'attendez pas trop de la fin du monde est aussi le titre du nouveau film du réalisateur roumain [Radu Jude](#), dans lequel Angela, une jeune femme au teint blême vêtue d'une robe à paillettes, conduit à toute allure, de l'aube à la tombée de la nuit. Elle arpente une ville-autoroute, shootée au café et autres Red Bull, pour tenir les délais imposés par ses employeurs. Elle accélère, tangué, à la fois survoltée et hébétée, zigzagant d'une file à l'autre pour gagner quelques mètres dérisoires, quelques secondes. Comme elle nous ressemble, Angela.

Nous conduisons à tombeau ouvert sans trop savoir pourquoi, ni vers où on se dirige. Comme Angela, nous sommes abrutis d'images et de discours, comme elle, nous nous efforçons de garder les yeux ouverts, comme elle, nous sommes les personnages d'un récit qui nous échappe.

Le fantasme d'une fin du monde annoncée, ces derniers jours, ressemble presque à une promesse rassurante, à un avenir enviable. Au moins, cela permettrait d'imaginer autre chose, une nouvelle narration. Tout sauf cette boucle folle, terrifiante, qui bégaye. On les a déjà vues, ces images d'adolescents et d'adolescentes poursuivies, terrorisées, ensanglantées. Ces femmes nues et inanimées, brandies comme des trophées de guerre, sur lesquelles on crache. Ces vieillards hagards. Ces meurtres de masse. Ces bombardements, déluges de feu. Ces ruines. On les a déjà entendus les cris d'effroi, les suppliques de ceux et de celles qu'on enlève à leur famille. On y a déjà assisté à ces tergiversations nauséabondes et décomplexées qui ne cessent de renvoyer dos à dos des cadavres, on la connaît, cette compassion entachée de "oui mais", une obscène arithmétique de la mort.

Des «avis» qu'on se fabrique à la hâte, en taille unique

J'ai beau croire au pouvoir des mots, force est de constater qu'ils peuvent se muer en une marchandise comme une autre. Le langage est devenu une succursale de *fast fashion* où nos propos sont des "avis" qu'on se fabrique à la hâte, et en taille unique.

Le bavardage virtuel a ceci de terrible qu'il nous transforme en bateleurs qui usons des mots comme de choses : ce sont des objets dont on s'empare, dont on se pare, de pauvres colifichets qui ne servent plus qu'à se signaler, à se faire voir, à se faire entendre, à vérifier ce qu'on vaut sur le marché de l'opinion. Êtes-vous pour ou contre la prise d'otages adolescents ? Pour ou contre le bombardement de civils ?

On le sait, les réseaux sociaux sont un marché ; une immense salle de marché peuplée de *traders* qui spéculent sur leur propre valeur. Et souvent, le marché fluctue. À midi, l'humanisme domine, deux heures plus tard, cette valeur ne rapporte plus rien, alors on change habilement de file sur l'autoroute virtuelle. Il faut du flux, du contenu, peu importe de quoi il est constitué, de quelles images, de quelles «déclarations», ces racolages politiques de partis en manque d'électeurs.

Un mort vaut-il un autre mort ? On les estime, on en discute. On argue, fort de son opinion sur la mort, les morts, des morts. On "prend" position comme on s'empare d'une place forte, fiers d'être les premiers à s'y trouver, même si cette position est intenable, ignoble. On y règne, brièvement.

L'autophagie est un trouble mental ; les personnes qui en sont atteintes s'automutilent et dévorent leur propre chair : c'est ainsi qu'il va, le monde, c'est ainsi que nous allons.

[Le 4 octobre 2023](#), il y a un siècle, des centaines de femmes israéliennes et palestiniennes ont marché ensemble pour la paix, membres de deux associations à l'initiative de l'événement : le mouvement israélien Women Wage Peace ("les femmes œuvrent pour la paix") et l'association palestinienne Women of the Sun ("les femmes du soleil"). Leur objectif : « *Faire entendre la voix des femmes et appeler nos dirigeants à se mettre à la table des négociations pour trouver un accord politique et mettre fin au conflit qui oppose nos deux peuples.* »

S'il faut aujourd'hui vérifier la nationalité d'un cadavre avant d'être sûrs qu'on puisse le pleurer, alors, vivement la fin du monde.